

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\) Item51. Val-Richer, Samedi 30 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

51. Val-Richer, Samedi 30 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Deuil](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[51. Paris, Mercredi 27 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-09-30

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'ai tant à vous dire, tant à propos de votre n°51, que je ne sais si je ne ferais pas mieux de faire comme vous voulez et d'attendre le 6.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°94/130-132

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 200-201, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/273-281

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°51 Val-Richer, Samedi 30 6 h. 1/2

J'ai tant à vous dire, tant à propos de votre N°51, que je ne sais si je ne ferais pas mieux de faire comme vous voulez, et d'attendre le 6. Je pourrais même attendre plus loin et vous ajourner, pour ma réponse comme je l'ai déjà fait à un an, deux ans. Les ajournements me plaisent. Il me semble que je prends possession de l'avenir. Mais aujourd'hui ; je ne puis pas. Quand je vous vois une idée, une impression qui met entre nous, je ne dis pas un nuage, mais tout ce qu'il y a de plus léger, une plume dans l'air, un grain de sable. Sans vos pas, il faut qu'à l'instant même je la repousse, je l'écarte que je rétablisse, de vous à moi, la parfaite sérénité, la parfaite confiance, la parfaite égalité. C'est mon droit, c'est mon premier besoin, Madame. Je ne puis souffrir que rien manque, dans votre pensée ou dans la mienne à notre affection. Je ne veux la perfection que là ; mais là, je la veux, je la veux tout à fait.

Comment dirai-je ? En y pensant, je trouve ce que vous me dites un peu ridicule et bien plus ridicule d'y répondre. J'ai eu un moment envie d'y répondre en riant, de vous envoyer la lettre d'un homme de vingt ans, bien jeune, bien ignorant bien ignoré, très épris, ne sachant pourquoi, surpris en effet, comme vous dites autant que charmé. A coup sûr, vous me l'auriez renvoyée en me disant que la poste s'était trompée, que ce n'était pas moi qui avais écrit cela. Vous vous seriez chargée de ma réponse Madame. Mais quelque vraie que celle-là eût été, je n'en veux pas. J'en veux une sérieuse, très sérieuse. Je ne sais pas rire si près de votre cœur et du mien.

Nous sommes du même âge, Madame. Je conviens qu'à titre d'homme. Je suis un peu plus jeune que vous ; et peut-être y a-t-il des mathématiciens, des Statisticiens qui sauraient évaluer en chiffres la différence. Mais moi madame, je ne suis pas un chiffre. Je suis une créature vivante gouverné par mes impressions, mes idées, mes goûts, parfaitement indifférent aux goûts, aux idées et aux impressions des autres, ne tenant nul compte, pour ma vie intime, ma vraie vie, de ce que pensent, font, aiment ou n'aiment pas les autres, ne songeant seulement pas aux conventions, aux habitudes, aux routines des autres, ne consultant que moi, ne croyant que moi et le plus tranquille, le mieux établi des hommes dans mes sentiments et mes plaisirs, quand ils sont tels que je les veux moi, pour moi. Et je suis très sûr que je suis à cet égard, plus exigeant, et plus ambitieux que qui que ce soit.

J'ai épousé une femme qui avait près de quatorze ans de plus que moi, et puis une femme qui en avait quinze de moins. Ni l'une ni l'autre, je vous en réponds, ne s'est aperçue une minute de la différence. C'est que je les aimais vraiment. C'est qu'elles répondaient vraiment à tous mes goûts, à tous mes désirs. C'est quelles

m'aimaient de toute leur âme. Et leur âme était haute, leur cœur tendre, leur esprit rare. Elles appartenaient l'une et l'autre et par leur nature et par leurs habitudes de toute sorte, à la région la plus élevée. Il me faut tout cela. Tant que j'ai vécu auprès d'elles, j'ai senti mon affection croître comme mon bonheur. Et quand Dieu me les a enlevées, j'ai senti que je perdais, non seulement le bonheur dont j'avais joui, mais, un bonheur inconnu, inépuisable, toujours nouveau qu'elles avaient à me donner et moi à recevoir.

Dieu me traite avec une bonté, une magnificence dont je suis à la fois fier et confondu. Il vous amène vers moi, vous venue de si loin, si étrangère à mon pays, à mon passé, si imprévue, pour moi, et pourtant si sympathique à moi, à mes goûts, à mes désirs, à tout mon être, vous d'une si grande nature, d'un esprit si élevé et si aimable, d'un cœur si vif, d'un caractère si passionné et si doux ! Vous arrivez où je suis en deuil, désolée, ne regardant à rien, ne vous souciant de personne, cherchant à votre peine un peu de soulagement à vos ennus un peu de distraction que vous n'aviez jamais l'air de trouver, donnant à tout le monde, l'idée d'un mal incurable et d'une créature supérieure à jamais abattue, isolée. Et un jour, vous me laissez voir, vous me dîtes que je vous consolerai, que je vous relèverai, que vous m'aimerez, que vous m'aimez, que nous retrouverons vous en moi, moi en vous cette intimité, ce bonheur qui surpassent, qui dominent tout ce qu'il y a sur cette terre, toutes ses joies et toutes ses douleurs ! Voilà ce qui est Madame. Voilà ce qui nous est arrivé à vous et à moi. Et vous venez me dire que vous êtes de dix mois plus âgée que moi ! Et il vous vient de là un doute qui vous préoccupe, qui vous empêche d'avoir foi, pleine foi en moi, dans mon affection, dans votre bonheur. Et vous me demandez si, moi aussi, je ne m'apercevrai pas un jour que je suis dix mois, plus jeune que vous ? Ah Madame, que voulez-vous que je vous dise ? En vérité, vous nous replacez trop l'un et l'autre dans la foule. Je ne suis pas modeste. Je veux être pour vous tout ce que vous êtes pour moi, que vous trouviez en moi tout ce que je trouve en vous. Mais on nous faisant trouver. vous à moi, moi à vous, hors de toute prévoyance, de toute attente, quand notre vie intime à l'un et à l'autre semblait finie. Dieu a fait pour nous un miracle. Il y aurait plus que de l'ingratitude, il y aurait de la folie à n'en pas sentir la merveille, à n'en pas jouir avec une reconnaissance, une confiance un ravissement sans mesure comme le bienfait.

10 heures 1/2

Je ne comprends rien, rien du tout à ce retard qui me désespère. Je vous ai écrit comme à l'ordinaire. Ma lettre a dû partir de Lisieux jeudi avant-hier. Vous en aurez eu deux ce matin. C'est impossible, autrement. Mais je n'en suis pas moins désolé. Adieu, Adieu. Vous avez bien raison. Il faut être ensemble. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 51. Val-Richer, Samedi 30 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-30

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/975>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 200-201

Date précise de la lettre Samedi 30 septembre 1837

Heure 6 h 1/2

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

9. 1

Qui faire à vous dire, tant à propos de votre frère St, que je ne sais si je ne ferais pas mieux de faire comme vous voulez, et d'attendre le 1^{er}. Je pourrai même attendre plus longtemps sans gêne, pour une réponse comme je l'ai déjà fait à ce au deux ans. Le résultat n'est pas déterminé que je pourrai prononcer de l'avance, mais j'ajournerai, je n'en ferai rien. Quant je vous avoue une idée une impression qui me blesse mais je ne dis pas en malice, mais tout ce qu'il y a de plus léger, un grain de sable dans vos pas, et faire que l'autre n'ose pas la repartir, je l'aide que je déstabilise, et vous à moi la perfidie. C'est bien écrit, c'est mon premier basculement, Madame. Je ne puis suffrir que vous meurez, Dame. Votre pensée en dans la mort, à notre affection. Je ne veux la perfection que l'autre, je la veux, je la veux tout à fait.

Comment dirais-je ? tu y pensant, je trouve ce que vous me dites un peu ridante je suis plus difficile d'y répondre. J'ai un moment envie

l'y répondre au ranc de vous envoier la lettre d'un
homme de vingt ans, bien jeune, bien ignorant, bien
ignoré, bien bête, et surtout pourtant, depuis ce
soir, comme vous êtes, malade que chaste, à ce point
que, vous me laissiez pourtant en me disant que
la poste n'est tranquille que le hôtel par moi qui
avais écrit cela. Vous avez donc chargé de me
répondre madame. Mais quelqu'un avait que celle-là
est bête, je ne veux pas. Il me sera une torture
bien d'attendre. Je ne fais pas rien si près de votre
main et du mien.

Pours comme un même ag. Madame, Je
suis, qu'à l'âge d'homme, je suis un peu plus
jeune que vous ; il peut être qu'à l'âge des
mathématiciens, des mathématiciens qui savent
évaluer en chiffres la différence, mais, madame,
je ne sais pas ces chiffres. Il est une éducation
récente, gommée par mes imprécisions, qui détermine
mes goûts parfaitement indifférents aux goûts des
autres, et une impression des autres, qui tient tout
compte, pour ma vie intime, des vœux de ce
qui peuvent faire, n'importe où, également plaisir
aux autres, et changeant entièrement par leur
convention, aux habitudes, aux coutumes des
autres, se consultant que moi, se regardant que moi,
et le plus tranquille, le mieux établi, le homme
pour mes dentitions, et mes plaidoiries, quant à

votre tête que j'
trouvez que j'
plus amabilités
Mais depuis
que de plus q'
avait grisez
en alpinis, ne

C'est que
répondre une
fois. C'est que
je leur ai dit
tous. Il est app
nature et per
séquie la plus
que j'ai vu, à
cette cause
les autres j'
le brûlure dont
irréversible, la
trompe et suis

J'étais me
peut je suis à
aucune voix mi
étrangère à ce
peut être ce
me goûte, à
peut-être le grand

que j'aurai l'assurance que je la veux, mais pour moi. Si je dis
encore bien c'est que je suis à tel égard plus exigeant et
plus ambitieux que que que ce soit.

J'espérais une femme qui avait pris de quatorze
ans au plus que moi, et puis une femme qui en
avait quelque peu moins. Si bien le résultat je vous
en adjoins, ne fait apprécier une minute de la différence.

C'est que je la trouve vraiment très jolie.
Répondant vraiment à tous mes critères, à tous mes
désirs. C'est quelle marieera de toute toute toute
les bonnes habitudes, toutes toutes toutes bonnes habitudes
et pas bonnes habitudes. De toute toute à la
rigueur la plus stricte. Il me faut tout cela. Mais
que j'ai bien aimé. Celle, j'ai toute une affection
tout le temps tout le temps et que je n'en me
laisse pas échapper. J'ai toute que je prends tout entièrement
le caractère dans son sens positif, mais un caractère incom-
parable, toujours nouveau quelle arrive à me
toujours et sans se reconnaître.

Elle me tende avec une bonté une magnificence
que je suis à la fois fier et confondue. Il vous
arrive vers moi, vous venus de si loin, si
étrangère à mon pays, à mon pays, si imprévisible
pour moi, et pourtant si sympathique à moi à
mes yeux, à mes désirs, à tout mon être, dans
toute la grande nature. Son esprit est doux et si

Bonalle, que vous le vif, Son caractère si passionné
et si doux à faire admirer où je suis en droit,
différent, ne regardant à rien, ne rien touchant de
personne, cherchant à votre peine un peu de
malgouement à vos amis, un peu de dissatisfaction
que vous n'avez jamais fait de bavures, demandant
à tout le monde quel bon mal incurable et
grave échafaudage il peut faire à l'autre.
Mais... Et au juste, vous me laitez vain, vous
me dites que je vous consolerai, que je vous
réconforterai, que vous maintiendrez que vous admettrez,
que vous retrouverez, vous en moi, mais en vain,
telle intimité, tel bonheur qui surpassent, qui
bouleversent tous ce qu'il y a de cette sorte, toute
la force et toutes les douleurs !

Voulez à qui va, Madame, voulez à qui vous
de suivez, à vous et à moi. Je vous veux me
dire que vous êtes de bien moins plus agée que
moi ! Si il vous étiez de là en droit que vous
préoccupiez, que vous suspectiez l'avoir fait, plu
fait en moi, dans mon affection, dans votre
bonheur. Si vous me demandiez si, moi aussi,
je ne m'apprécierais pas un peu que je suis, de
peu moins, plus jeune que vous ?

Ah, Madame, que voudrez-vous que je vous
disse ? Si voilà vous nous replacez trop bien

Propos de nature
plus intime, de
l'attendre le bon
et vous apporter
ce qu'il a en
sa possession. De
de l'autre, mais
lorsqu'il vous
vous offre sans
tous ce qu'il y
a de bon, que vous
l'avez pris
l'autre intime
sétable, de se
la profiter, sans
rien faire, est
de ce que la
votre pensée ou
affection. Si
ce que je la veux

Comment
ce que vous me
dites. D'y rep

de l'autre dans la fuite. Je ne suis pas modeste. Je
veux être pour vous tout ce que vous êtes pour
moi, que vous trouvez en moi tout ce que je
trouve en vous. Mais on nous fait tout trouver
tous à moi, mais à vous. Voici le juste programme
de toute attente que j'aurai votre vie entière, à l'en-
tière de l'autre, l'instant finie. Dieu a fait pour
vous un miracle. Il y a aussi plus que de
l'ingratitudine, il y a aussi de la folie à ne pa-
ssette la messeille, à ne pas faire avec une
petite messeille, sans confiance, un mariage
aussi heureux comme le bénitier!

Le 11.

Je me comprends mal, mais des fois à ce état qui
me déprime, je veux être comme à l'ordinaire.
Ma lettre a été partie de L'Isle-Verte, avant
hier. Vous en avez eu depuis ce matin. C'est
impossible autrement. Mais je n'en suis pas moins
désolé, très désolé. Vous avez bien raison. Il
faut être ensemble, toujours.

